

sans roideur et se meut, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sans manquer de majesté ; car il y a véritablement du mouvement dans cette statue qu'il faudrait placer dans un meilleur jour pour rendre à l'artiste la justice à laquelle il a droit.

Le buste de la Princesse de Galles, dont le nom est si cher à tous ceux qui la connaissent de loin ou de près, par sa beauté, ses charmes personnels et ses qualités morales, est placé à la droite du siège du Président du Sénat. Tous ceux qui l'ont vu et qui ont vu la Princesse disent qu'il est une reproduction fidèle de l'original, dans les plus beaux jours de sa fraîcheur et de sa jeunesse, puisque la maladie, nous dit-on, a fait pâlir et a quelque peu amaigri cette figure toujours si suave et naguère si pleine de santé. Ce marbre, qui la reproduit, semble sourire comme elle avec sa grâce imitable et cette douceur bienveillante qui n'exclut pas la dignité et ne cesse pas de commander le respect.

La tête pleine de distinction et d'élégante aisance s'attache avec grâce sur un cou admirable ; le profil serait d'une coupe plus sévère s'il se rapprochait davantage de la ligne grecque ; mais il s'en approche suffisamment pour satisfaire l'œil et laisser à la physionomie cette expression de la vie de l'âme que nous préférons, nous profanes, aux formes antiques trop sévères et trop froides, quand celles-ci sont poussées aux extrêmes limites. La nature a ses droits.

Le buste du Prince de Galles est incontestablement aussi bon comme œuvre d'art, mais, on le comprend, ne saurait créer pour la plupart le même intérêt.

C'est la réputation acquise par M. Marshall Wood, à l'exposition parisienne de 1867, qui a fait tourner vers lui les regards de l'un de nos hommes d'Etat, et nous a donné les trois objets d'art dont nous venons de parler.

En 1867, au centre même de l'exposition universelle et au milieu de beaucoup de statues et d'autres œuvres en marbre, se trouvait une composition ayant pour nom : "La chanson de la chemise, (*The song of the shirt.*)" C'était une femme assise, amaigrie par la souffrance et s'appuyant d'épuisement sur le travail insuffisant de ses mains. Jamais la douleur morale, accompagnée de la douleur physique, n'a été reproduite avec plus de vérité par le marbre. Il y a dans la pose de la personne, dans l'expression de ses yeux et dans tout l'ensemble de sa figure quelque chose qui vous déchire l'âme et vous attendrit jusqu'aux larmes. Aussi cette œuvre d'art si remarquable eut-elle les honneurs du salon, et l'artiste qui la fit sortir, si souffrante et si vraie, de son ciseau, a-t-il été récompensé par la grande médaille d'or.

Depuis, M. Wood a fait, pour l'Amérique, plusieurs compositions, telles que Psyché, Proserpine et autres, et un nombre considérable de bustes, ceux, par exemple, de Sir John A. Macdonald, de Sir George Cartier, de l'Archevêque de Québec, du Métropolitain de l'église anglicane du Bas-Canada, de feu le juge-en-chef, Sir John Beverley Robinson, et d'autres que nous ne nous rappelons pas pour le moment.

Les mieux réussis, comme ressemblance et comme art, que nous connaissions du moins, sont ceux de l'Archevêque de Québec et de Sir John A. Macdonald. Nous pouvons mieux parler du dernier, ayant eu occasion de le mieux étudier. C'est celui de Sir John, frappant de ressemblance, mais idéalisé. Ce buste est taillé dans la manière antique, dans le genre de ceux de Phocion, de Démosthène, d'Alexandre, de César. C'est un marbre qui pense et dans lequel l'artiste a mis toutes ses complaisances, et sur lequel il a déployé tous les efforts de son ciseau. Sur toute la physionomie est répandue une teinte de tristesse que la photographie a reproduite avec fidélité, que le sculpteur aura, sans doute, trouvée dans la nature au repos.

Disons, sans crainte de nous tromper, que ce buste est un chef-d'œuvre, dont celui qu'il représente, s'il a quelque idée de l'art et de ses mystères d'obstacles et de triomphes, doit être fier autant que le sculpteur lui-même.

Des statues nous sommes allés aux bustes, qui, comme les premiers, reflètent le génie, s'il existe, et, maintenant, il nous reste à parler d'une œuvre d'un genre nouveau, pour nous du moins, québécois, d'un monument funéraire que M. le président du Sénat a demandé au ciseau de M. Wood.

Tout Québec sait que la mort a frappé d'une manière exceptionnelle la famille de M. Chauveau et connaît le nombre et la soudaineté de ses coups. C'était d'abord la fille aînée, atteinte, croyons-nous, du mal de poitrine, et descendant, à l'âge de dix ans, dans la tombe ; puis, madame Glendonwyn, quelques semaines après son mariage et au milieu du plus parfait bonheur, attaquée subitement par le climat meurtrier des Indes occidentales et mourant loin de son père et de sa mère, à l'âge de 19 ans ; puis enfin, l'aînée des filles survivantes, succombant victime de son dévouement filial, à l'âge de 28 ans !

Ces trois infortunes dans une même maison, dans une même famille, étaient bien propres à inspirer l'artiste, dont on pourra apprécier le succès en visitant l'église des dames Ursulines.

Le marbre, qui est un relief, moitié *basso* et moitié *alto*, d'environ 5 pieds et demi de hauteur, sur une largeur de près de 4 pieds, représente les trois filles de M. Chauveau, sous le triple symbole de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. La Foi, qui représente la plus âgée, est au milieu du groupe, la tête tournée vers l'Espérance, lui montrant le Ciel de la main droite, et, de son bras gauche, dont on ne voit que la partie supérieure, enlaçant la Charité ; tandis que la Charité l'encercle de son bras droit et laisse voir sa main sur son épaule droite, pendant qu'elle offre l'aumône de sa main gauche à quelqu'indigent invisible. L'Espérance, qui représente la plus jeune décédée des enfants de M. Chauveau, lève les yeux vers le Ciel que lui montre la Foi, et semble vouloir saisir le vêtement de sa sœur comme pour s'aider à y monter.

Les personnages sont bien groupés, et forment un bel ensemble ; les caractères sont parfaitement distincts et parfaitement rendus. Cette scène de la mort matérielle est remplie d'une suavité et d'une vie célestes qui vous charment et vous attirent, en vous initiant à ses mystères. Les poses des personnages sont faciles et simples et les draperies pleines de naturel et de grâce.

Un obstacle se présentait dès l'abord sur le chemin du sculpteur. Pour satisfaire le désir bien naturel des parents, on ne devait pas oublier tout à fait les ressemblances ; mais il y avait aussi les exigences impérieuses de l'art qu'il fallait, coûte que coûte, satisfaire. Ce devait être essentiellement une œuvre idéale et symbolique, où le ciel devait avoir la plus large part que l'artiste lui a donnée, tout en respectant une volonté, qui puisait sa légitimité dans une triple douleur.

Si nous devons avoir des préférences, nous nous prononcerions pour la figure du centre, que nous regardons comme la plus belle du groupe, pour le sentiment et la vérité de l'expression.

En terminant, nous devons exprimer un regret, c'est que la lumière qui éclaire ce beau monument soit si mauvaise. Peut-être serait-il possible de l'améliorer un peu, et que l'église elle-même ne fût presque constamment fermée.—*Journal de Québec.*